

Entre littérature, politique et argent...

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 5 décembre 1934

Et je pense que vous aurez remarqué, à ce titre, qu'un troisième élément s'est glissé entre la littérature et la politique — à savoir l'argent. Je suppose fort qu'il ne s'est pas imposé de force entre ces deux amis, mais qu'il fut plutôt invité, et qu'il a répondu à l'invitation, car il en a entendu l'appel — quand bien même nos écrivains et nos poètes ne l'ont pas entendu, eux. Car je continue de dire aujourd'hui ce que je disais il y a une semaine, et ce que je dis depuis le début de ces chroniques : que nos gens de lettres sont trop occupés pour se soucier de la vie et des vivants, en cette lointaine excursion où leurs démons les ont menés, et dont ils ne sont pas revenus.

La vérité est que je ne sais si c'est l'argent qui s'est glissé entre la politique et la littérature, ou la littérature qui s'est glissée entre la politique et l'argent. Et je ne veux pas m'attarder à retourner ces mots sur leurs différentes faces, car je crains que le lecteur n'en rie ou ne s'en lasse — quoique je trouve, pour ma part, dans ce jeu de retourner les mots sur leurs différentes faces, quelque chose de divertissant et d'agréable. Notre maître, Sayyid ibn Ali al-Marsafi, que Dieu ait son âme, était un homme de lettres imposant, taillé dans l'étoffe du troisième ou du quatrième siècle de l'Hégire. Il nous enseignait la littérature à l'ancienne manière, et l'appelait *adab*, et nous l'appelions *adab* nous aussi. Puis, les jours passant, et al-Azhar ayant été soumis au nouveau système, je le rencontrai un soir, perplexe, abattu, la poitrine oppressée, parce qu'on avait changé son cours — dans le fond comme dans le titre — et qu'on l'avait appelé « Histoire de la littérature de la langue ». Le Cheikh ne comprenait pas ce nom, et ne pouvait l'admettre, si bien qu'il se mit à nous demander : pourquoi ne dit-on pas « Histoire de la langue de la littérature » ? Pourquoi ne dit-on pas « Langue de l'histoire de la littérature » ? Pourquoi ne dit-on pas « Langue de la littérature de l'histoire » ? Et il se mit à retourner ces mots sur leurs différentes faces, tirant pour nous, de leurs liens variés, de quoi nous faire rire et nous divertir un bon moment. Et depuis ce temps-là, je me suis pris de goût pour retourner les mots sur leurs faces, et je m'y adonne chaque fois que je trouve la solitude et l'esprit libre, y trouvant un repos de l'effort et de la peine que la vie m'impose parfois. Et pourtant, malgré cela, je ne veux

pas retourner la littérature, la politique et l'argent sur leurs faces, ni en tirer les liens qui pourraient exister entre eux. Je veux seulement observer que notre vie quotidienne a ouvert à nos écrivains une porte curieuse de la littérature — si seulement nos écrivains savaient franchir les portes que la vie leur ouvre.

Car tous savent qu'entre la politique et l'argent existent des liens puissants, dont les effets ne finissent jamais, ne cessent jamais ; les hommes d'argent trouvent avantage à superviser la politique, et les hommes de politique n'ont rien contre cette supervision, mais l'exploitent et en profitent, et les effets du lien entre politique et argent se manifestent dans la vie intérieure et extérieure des États. C'est une vérité élémentaire que le lien entre politique et argent est ce qui déclenche les guerres quand les guerres se déclenchent, et ce qui affermit la paix quand la paix s'affermit, et ce qui influence la vie des parlements, et les décisions qu'ils prennent, les faisant dévier tantôt vers la droite, tantôt vers la gauche, ou leur faisant tenir un cours moyen entre les deux. C'est ce qui élève la voix des journaux, et ce qui l'étouffe, et c'est ce qui produit, dans la vie des nations, des prodiges que connaissent vos semblables et les miens — simples âmes que nous sommes — et qui ne sont révélés qu'à ceux qui se tiennent au fait des secrets, et connaissent les dessous et les choses cachées.

Tout cela, les gens le savent, et en parler est vain bavardage, et s'y attarder est lassant ; les écrivains étrangers l'ont traité mille fois et plus, et en ont tiré des œuvres splendides, où il y a du sérieux, et où il y a de la plaisanterie, où il y a ce qui réjouit, et où il y a ce qui afflige.

Mais la politique et l'argent ont, en Égypte, des événements qui leur sont propres, et qui mériteraient d'éveiller l'attention de nos écrivains, si seulement nos écrivains se souciaient des tableaux que la vie leur présente chaque jour. Et j'ai maintenant sous la main deux incidents, et j'ignore comment nos écrivains ont pu les négliger ; peut-être ne les ont-ils négligés que faute de temps, et peut-être verrons-nous demain, ou après-demain, leur attention se porter sur eux. En tout cas, je les sou mets aux écrivains et aux poètes, et espère voir bientôt les traces de leur intérêt pour eux :

Quant au premier incident, c'est l'histoire du Brave Homme, et de cette réception qu'il a donnée à Alexandrie en l'honneur de l'anniversaire de l'Avènement royal. Les chefs des ministères égyptiens célèbrent toujours l'Avènement royal — c'est un devoir que leur impose leur

dévouement à l'Égypte, puis que leur impose leur dévouement à leur devoir politique, en tant que chefs de ministères. Nous avons entendu parler de la célébration de l'Avènement par les chefs de ministères avant la Guerre, quand l'Égypte avait des Princes ; et depuis la Guerre, quand l'Égypte avait des Sultans ; et depuis l'Indépendance, quand l'Égypte est devenue un Royaume dont Sa Majesté le Roi, que Dieu le garde, dirige les affaires. Nous avons entendu parler de la beauté et de la splendeur de ces réceptions, de l'attention et de l'admiration qu'elles suscitaient, des descriptions et des propos qu'elles entraînaient, et des vers de toute sorte qu'on y récitait. Mais une seule chose, nous n'en avons jamais entendu parler, jusqu'à ce que la présidence du Conseil échût au Brave Homme — à savoir la somme d'argent dépensée pour ces réceptions. La dépense est bien la dernière chose qu'il convient de mentionner en pareille circonstance ; la dépense est même la dernière chose qu'il convient de mentionner en toute réception mondaine destinée à célébrer et à peindre la joie, par tout ce qui suscite la joie dans les âmes. Mais les dépenses de la dernière réception, que le Brave Homme a donnée il y a deux mois, furent mentionnées, et mentionnées avec précision et détail — car nous savons à présent que le Brave Homme a dépensé, pour cette réception, deux mille trois cents livres. Que Dieu me pardonne, et pardonne à l'Histoire, et pardonne au président du Conseil actuel ! Car le Brave Homme n'a pas dépensé lui-même cette somme ; il en a seulement ordonné la dépense — il en a ordonné la dépense, et promis le paiement, puis n'a pas tenu sa promesse. C'est ce que rapporte Al-Jihad : le Casino avait demandé à Son Excellence de s'acquitter, et il remit l'échéance d'un jour, puis d'un jour encore, puis de plusieurs jours ; et quand le Casino se lassa de ces délais, il laissa le président sortant et se tourna vers le nouveau président, lui réclamant paiement, dans une lettre qu'il fit dûment recommander par la poste.

De cette lettre, on apprit que le Brave Homme dépensait et ne dépensait pas, se résolvait et n'agissait pas, se montrait généreux puis avare, s'avançait puis reculait, allait de l'avant puis restait en arrière, invitait les gens puis disait au restaurateur : « Ils sont à vous — quiconque a dîné chez vous, prenez à chacun d'eux le prix de ce qu'il a mangé, et le prix de ce qu'il a bu, et le prix de sa joie !! » De cette lettre, donc, nous avons appris tout cela — mais nous ne savons pas encore ce qu'a fait le président du Conseil actuel. S'est-il empressé de payer, puisqu'une dette contractée pour la fête de l'Avènement ne devrait pas demeurer une dette ? Ou l'a-t-il renvoyée au président sortant, puisque celui qui a ordonné la dépense ne devrait pas en charger un autre du

paiement ? Ou a-t-il ordonné qu'on paie, pour satisfaire les créanciers, puis qu'on s'en retourne contre le président sortant, pour satisfaire le Trésor ?!

Voilà des questions auxquelles demain répondra peut-être, ou peut-être pas ; et elles ne nous concernent peut-être pas, du reste, dans cette chronique. Ce qui nous concerne, c'est plutôt ce que cette histoire éveille comme pensées, et ce qu'elle devrait délier sur la langue des poètes, et faire couler de la plume des écrivains, en vers et en prose.

Dans cet empressement à la générosité et à la munificence, suivi d'un recul devant le paiement et la dette, il y a de quoi délier la langue des poètes, et faire couler la plume des écrivains, comme jadis, en poésie splendide et en prose accomplie ; et nos poètes et nos écrivains modernes ne devraient pas être moins féconds que nos écrivains et nos poètes d'autrefois. Et dans l'étalage de l'argent là où l'argent devrait se cacher, il y a matière à belle poésie et à prose curieuse. Et dans la promptitude à dépenser quand on est président du Conseil, et la réticence à dépenser une fois que la présidence du Conseil vous a quitté, il y a un champ pour les démons de la poésie, et les lutins de la prose, si la prose a des lutins. Et dans le mépris de ce que disent les gens, et la raillerie de ce qu'ils pensent, sur une affaire qui devrait être chose légère et aisée — plus légère et plus aisée que de prêter à commérages et rumeurs, explications et interprétations — il y a de quoi faire parler les poètes, fussent-ils muets, et inspirer les écrivains, eussent-ils depuis longtemps délaissé l'écriture.

Voilà donc l'une des deux histoires, dont je n'ai pas tiré tous les trésors que nos écrivains et nos poètes devraient exploiter, pour montrer aux gens où se trouve le bien, et quelle doit être la conduite, quand il est donné à l'un d'eux de devenir président du Conseil.

Et la seconde histoire n'est pas moins riche que la première, ni moins propre à aiguillonner les démons de la littérature. Que pensez-vous du Parti du Peuple, qui s'acheta une maison lorsque la présidence du Conseil appartenait à son premier président, et continua d'en payer le prix tant que les choses lui allaient bien ; mais quand le pouvoir se détourna de lui, et que ses deux présidents s'en éloignèrent, et que Dieu transféra l'autorité d'un peuple à un autre, et fit passer la domination d'un groupe d'hommes à un autre, le Parti recula devant le paiement, faillit à s'acquitter, retarda son versement, et contraignit le propriétaire de la maison à geler ses fonds dans les banques — et cela même ne lui

suffit pas, car il refusa de laisser le propriétaire du bien garder le prix ainsi gelé, et porta l'affaire devant la justice ; et quand la justice autorisa le propriétaire du bien à garder ce qu'il avait gelé de l'argent, l'acheteur s'obstina à faire appel du jugement. Nous assisterons à l'histoire de cet appel, et peut-être assisterons-nous à des affaires et à des frayeurs entre le propriétaire de la maison et celui qui l'acheta. Que pensent nos écrivains de la gêne après l'aisance, de l'étroitesse après l'abondance, de l'avarice après la générosité ? Et que pensent nos écrivains du fait que cette gêne n'est venue que lorsque l'État a tourné le dos, que cette étroitesse n'a fondu que lorsque le pouvoir s'est enfui, que cette avarice ne s'est abattue que lorsque les choses se sont renversées, et que le maître est devenu sujet, et le sujet est devenu maître — et que le pouvoir est passé à Nessim, après avoir appartenu à Sidqi et à Abdel Fattah ?!

Nos écrivains ne pensent-ils pas que c'est là un manquement à l'art lui-même, une négligence envers ce qui est dû à la littérature, un dédain de ce que ses lecteurs méritent, que cette histoire, et l'histoire qui l'a précédée, passent sans que la poésie ne les consigne dans l'une de ses odes splendides, et sans que la prose ne les immortalise dans l'un de ses beaux chapitres ?! Les poètes d'autrefois composaient des vers sur des sujets plus légers que celui-ci, et de moindre conséquence ; et al-Jahiz écrivait ses épîtres sur des affaires à peine dignes d'être mentionnées à côté de ces deux histoires. Nos poètes et nos écrivains se satisferaient-ils de faillir là où les anciens n'ont pas failli, tout en se prétendant supérieurs à eux, et en croyant renouveler la littérature ?! Non — mais les démons de la littérature s'en sont allés, comme je vous le disais il y a quelques lignes. Et qui sait ? Peut-être reviendront-ils — et peut-être, d'ici là, l'oubli aura-t-il déjà englouti ces deux histoires, et tout ce qui est plus riche encore que ces deux histoires ?!